

Philippe Roch

Ancien directeur de l'Office fédéral de l'environnement, ex-secrétaire d'état à l'environnement, consultant indépendant dans le domaine de l'environnement

ARTISANS

D'UN MONDE NOUVEAU

Confronté à la destruction de la nature autour de la maison familiale dès mon enfance, j'ai très tôt pris conscience que le phénomène concernait toute la planète. Je me suis alors engagé dans les organisations de protection de la nature et en politique pour venir au secours de cette nature à laquelle je tenais tant. Le rapport du Club de Rome «Halte à la croissance» m'a confirmé dans mon engagement. Vingt ans plus tard, en 1992, à la Conférence de Rio j'ai cru que l'évidence scientifique de la destruction progressive des fondements de notre propre vie avait suffisamment secoué les acteurs politiques et économiques pour qu'ils trouvent le chemin du développement durable.

Des mesures ont été prises, et j'ai eu la chance de participer directement à l'évolution du droit international de l'environnement dans les domaines du climat, de la biodiversité, des déchets, des produits chimiques et de la gouvernance environnementale, mais j'ai bien dû constater que la dégradation de la nature continue de plus belle : déforestation, érosion des sols, désertification, surexploitation des mers, changements climatiques et pollutions. J'ai alors compris que la destruction de la nature n'est pas qu'une question technique ou politique, mais qu'elle touche aux croyances sur lesquelles repose une civilisation qui privilégie l'avoir et le paraître dans une course à la compétition, la croissance et la consommation. D'où cela vient-il ?

Dès le début de l'ère néolithique, l'humanité a commencé à manipuler

la nature à son avantage. Mais pendant dix mille ans, elle l'a fait dans un relatif équilibre qui a laissé à la nature suffisamment d'espace pour continuellement rééquilibrer les excès de l'humanité. Jusqu'au 15^{ème} siècle, la plus grande partie des terres étaient sauvages ou occupées par des civilisations intégrées à la nature, dont les philosophies animistes ordonnaient un profond respect de toute forme de vie et des écosystèmes.

La Renaissance et les Lumières ont créé le terreau d'une nouvelle civilisation rationaliste, scientifique et technique qui a donné naissance au 19^{ème} siècle à l'arrogance positiviste, qui définit l'humain comme le maître du monde et considère la nature comme une source de biens matériels à son seul service. L'efficacité de la science et des techniques a donné à l'humanité une telle puissance qu'elle est devenue capable d'envahir et de polluer la planète entière, d'en épuiser les ressources et d'en détruire les écosystèmes. Ni les romantiques du 19^{ème} siècle, ni les écologistes du 20^{ème} n'ont réussi à faire sortir l'humanité de cet engrenage délétère qui nous conduit droit dans le mur. Alors, rendre les techniques plus efficaces sans changer notre volonté de puissance ne fera que retarder de peu l'échéance fatale. Je ne plaide pas contre le développement durable, mais j'affirme qu'il faut l'accompagner d'une transformation plus profonde qui seule lui donnera la capacité de relever les défis existentiels et d'éviter un effondrement douloureux de nos sociétés, car on ne peut pas réussir le changement profond d'une civilisation avec les moyens qui l'ont créée. Dès lors, tous les efforts techniques que nous entreprendrons pour rendre nos activités plus efficaces et réduire notre pression sur les ressources

Je ne plaide pas contre le développement durable, mais j'affirme qu'il faut l'accompagner d'une transformation plus profonde car on ne peut pas réussir le changement profond d'une civilisation avec les moyens qui l'ont créée.

et la nature seront voués à l'échec si en même temps nous n'inventons pas une nouvelle civilisation fondée sur des valeurs morales de respect, d'humilité et de solidarité pour que l'humain retrouve sa juste place dans la nature.

Il n'est pas simple de sortir d'un système dans lequel nous nous sommes enfoncés au point d'en avoir rendu toutes nos institutions dépendantes : le fonctionnement des entreprises, la garantie de l'emploi et des salaires, le financement des retraites et des assurances sociales, le paiement des intérêts et le remboursement des dettes publiques et privées reposent aujourd'hui



sur le mythe d'une croissance continue. Et il y a pire : un coup d'œil aux publicités qui inondent nos vies quotidiennes aura vite fait de démontrer que nous nous sommes rendus dépendants du paraître, et du regard des autres qui dirige nos désirs d'être jeunes, riches, beaux, en pleine forme et éternels, de voyager sans limite, de posséder les dernières chaussures, le dernier I-pad et tous ses avatars virtuels. Jean-Jacques Rousseau avait bien perçu ce piège lorsqu'il distinguait l'amour de soi de l'amour-propre. L'amour-propre, c'est l'image que nous voulons donner au regard des autres, alors que l'amour de soi est l'amour de ce que nous sommes vraiment : *« De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu »*. Rousseau utilisait le terme de Soi deux cents ans avant Carl Gustav Jung avec une signification très semblable. Jung parle du Soi comme d'*« un centre virtuel d'une complexité si mystérieuse qu'il est en droit de revendiquer les exigences les plus contradictoires, la parenté avec les animaux comme avec les dieux, avec les minéraux comme avec les étoiles, sans même provoquer notre étonnement ni notre réprobation »*. Sa disciple Marie-Louise von Franz définit le Soi comme *« l'homme intérieur, plus vaste, c'est-à-dire l'homme divin »*.

Pour créer une nouvelle civilisation, il faut commencer par soi-même. Le Mahatma Gandhi disait : *« Soyons le changement que nous voulons voir dans le monde »*. Se retrouver soi-même, définir ce que nous sommes, ce que nous voulons être, ce qui nous intéresse vraiment, ce qui est important pour nous, en un

mot gagner en autonomie, demande du temps et de la détermination. Une fois ce travail commencé, les actions concrètes se présentent comme des évidences. La floraison d'initiatives les plus diverses pour retrouver une vie plus simple, mieux partagée, dans une relation réenchantée avec la terre me donne un solide espoir que nous sommes en train de préparer l'humus et de semer les graines d'une nouvelle civilisation. Le succès inattendu de films comme *Demain* et *En quête de sens* confirme qu'il y a une profonde attente pour le changement qui germe au cœur d'un nombre de plus en plus grand de nos concitoyens. Je pense aussi à des manifestations comme Alternatiba, les 24 heures de méditation pour la terre, ou la rencontre *« à l'écoute des sages du monde pour faire la paix avec la terre »*¹.

Quittant notre position virtuelle de dominateur de la nature, nous découvrons la multitude de relations avec tous les êtres vivants et la nature entière. Notre espace vital devient infini et nos territoires de conquête affective, culturelle et spirituelle sans limite. C'est alors que nous comprenons quelles décisions politiques, économiques et sociales nous devons prendre au sein de cette civilisation décadente pour préparer la prochaine. Nous devons les prendre non plus dans la peur de perdre des acquis éphémères, mais dans la joie et l'enthousiasme de participer à la création d'un monde nouveau, en nous posant la question de savoir si notre choix renforce la fuite en avant actuelle dans la croissance et la puissance, ou au contraire s'il prépare le terrain d'une société plus conviviale et plus écologique en créant davantage de possibilités pour

la vie collective, l'entraide, les échanges non économiques, la rencontre avec la nature, la possibilité de travailler la terre. Au lieu de subir ce monde finissant comme une fatalité, nous devenons alors les artisans d'un monde nouveau. ■■■■

¹ Val de consolation, 10-16 juillet 2016, www.artisansdepaix.org